LES LIVRES CONTEMPORAINS

Je rejette pour l'instant la qualification de livre moderne, applicable tout aussi bien aux ouvrages parus depuis trois quarts de siècle en çà, pour m'en tenir au livre purement contemporain, aux œuvres publiées depuis dix années au plus.

Le livre contemporain se présente à nous sous deux formes : ou bien il bâtit à la mode du jour, s'inspire de nos mœurs, de nos idées particulières, ou bien il reconstruit les choses du passé. A vrai dire, le premier seul est justiciable du gros public, chacun le peut juger et en apprécier la vérité. L'autre s'estime sur la com-

paraison érudite entre ce qu'il nous montre et ce que nous apprennent les chroniques d'autrefois. L'écueil du livre de reconstitution, c'est précisément le travail patient qu'il nécessite, la pénible besogne pour le vignettiste de revivre l'existence des sociétés disparues. Si peu touché de pédanterie qu'on puisse être, on n'admettra point facilement les anachronismes grossiers, les lourdes fautes de transcription. Nos yeux se sont éduqués depuis un siècle, et s'il était possible à Boucher de costumer jadis les personnages de Molière en Louis XV, si Voltaire pouvait assister, sans rire trop, à une représentation de *Polyeucte* où les Romains portaient le frac à la française, la perruque et l'épée, de pareilles fantaisies nous choqueraient furieusement à cette heure. Il faudrait, pour nous faire passer sur ces imperfections, de bien extraordinaires qualités de mise en scène, et peut-être même que malgré tout, le rire impitoyable arrêterait l'œuvre dès la première minute.

Le livre de reconstitution porte en soi d'autres éléments de malechance. Eu égard au progrès des études historiques, il se démode vite. Ni le japon précieux ni le chine admirable ne

sauraient le garder des mécomptes ultérieurs. A peine quelques esprits rares l'admettront-ils, comme la justification d'état de la science à une certaine époque. Tels livres romantiques où nos pères égrenaient les prodigieuses fantaisies de leur moyen âge inventé de toutes pièces, et qui valent encore par les comparaisons qu'ils suggèrent, sont en passe de devenir ridicules. Mais croyez que pour nos œuvres contemporaines du même genre, l'avenir ne sera ni moins cruel ni moins malicieux. Sauf pour aucunes gardées par la valeur propre de l'artiste, son dessin impeccable, les moins fortunées tomberont à néant.

Les bibliophiles alléchés par des catalogues pompeux, émoustillés par de fallacieuses promesses de suites d'estampes avant lettre, avec lettre, sur satin, sur chine ou japon des manufactures impériales, férus de l'idée d'ajouter une perle à leur couronne, en introduisant un Molière nouveau dans leur bibliothèque, de travailler pour l'avenir et de faire un placement de bon père, les bibliophiles qui ne coupent pas le livre, qui ne le lisent jamais, s'égarent et se préparent des rages folles. L'amoureux du livre ne s'y trompe

pas. S'il admet le nouveau venu, il l'a étudié, il en a pesé le fort et le faible, il sait qu'à défaut de vérité il se rachète par la délicatesse de l'impression, l'heureuse harmonie du texte et des vignettes, que c'est un *gibier de fermier général,* bon à recueillir. Mais si l'examen est défavorable, si l'œuvre tire seulement un coup de pistolet, s'impose par des chatteries de fille, ronronne à faux, il lui fait sa revérence.

Le livre d'actualité, immédiatement contemporain, a moins de surprises. Même ordinaire, même simple, il vaut et vaudra. Pour l'imprimer, l'éditeur n'a point à se torturer la cervelle ; l'illustrateur prend son inspiration autour de lui, sans recherches ; ce qu'il montre est ce qu'il voit, ce que nous voyons à toute heure. Le livre subira comme le costume, la mode, l'architecture ou les meubles, cette passade un peu délicate où le dégoût vient de ce qu'on a trouvé joli. Puis, après trente ans, quarante au plus, le retour se fera naturellement. A la Restauration, l'*Histoire du costume françois* de Moreau le Jeune se débitait en cornets dans les épiceries ; sous le troisième Empire, on se tordait de rire en feuilletant les recueils merveilleux de Devéria ; de nos

jours, on admet à peine les ouvrages d'avant 70. La loi est curieuse, mais indiscutable. Lorsque, le cycle écoulé, la période d'incubation fournie, on revient aux œuvres d'époque, la folie s'en mêle un peu. Les portraits coiffés à la girafe, que nous retournions contre le mur, nous les reprenons avec fureur. Le moindre bouquin indignement maltraité jadis, livré aux enfants, reçoit un habillement somptueux. Laissez courir le demi-siècle, je ne dirai pas sur les *Œillets de Kerlaz* édités par Conquet, la *Vie rustique* chez Launette, *L'Abbé Constantin* chez Boussod et Valadon, dont le prix est un garant de conservation, mais sur de moindres travaux, les *Chansons enfantines* de la librairie Plon, par exemple, les *Albums* de Mars ou de Caran d'Ache, et si vous avez le bonheur de vivre, vous en verrez la fortune. Il y a pour l'instant tel album de macédoines, signé Gavarni, dont nos pères s'amusaient dans leur enfance, qui se couvre d'or, et que les amoureux du livre contemplent avec extase. Et *Le Diable à Paris!* ce merveilleux diable, qu'on pourrait affubler lui aussi d'une corne d'abondance, comme le *Bon Diable* du magasin d'habillements, tant il représente d'espèces sonnantes

à qui le possède en bon état, surtout s'il a gardé sa couverture !

Tandis que toutes les vignettes de reconstitution ne vous apprendront rien de réel, de vrai, ni sur Molière, ni sur Racine, ni sur Rousseau, le plus infime graillon, écrit et illustré par des contemporains, vous apportera le parfum des choses vues, ressenties et vécues.

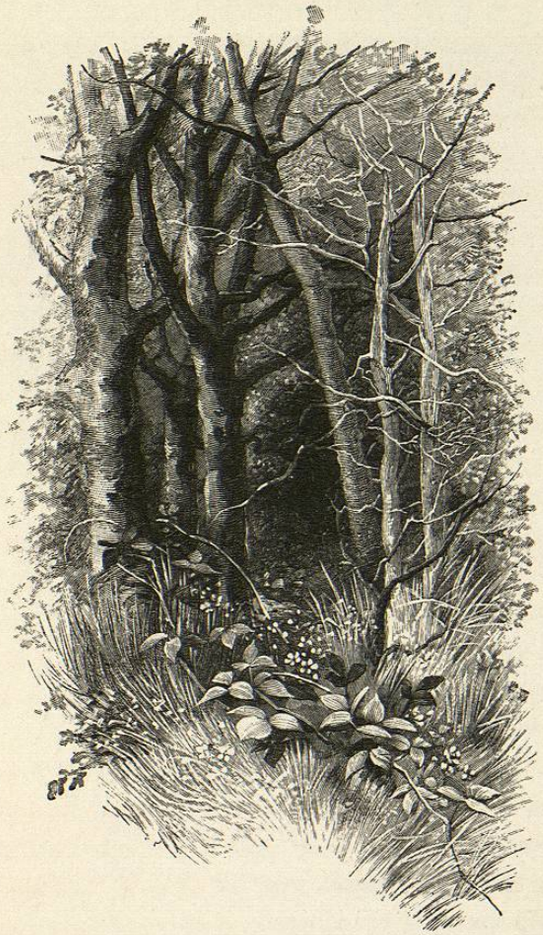
Le véritable amoureux du livre connaît ces lois imprescriptibles ; il ne s'en tient pas à l'accumulation banale des œuvres classées, il n'omet rien de ce qui porte en soi le cachet de durée. Il n'a pas les suprêmes dédains du bibliophile de race et de naissance pour tout ce qui n'est pas tirage à petit nombre et premier état ; Panurge le chasserait de son troupeau pour cause d'indocilité. Il sait, l'amoureux, que même répandus à profusion, les travaux secondaires trouveront plus tard leur rareté dans le fait d'avoir eu peu de valeur au début. C'est l'histoire du journal quotidien dont on ne voit pas dix exemplaires après vingt ans. Son flair le guide, il devine le gaspillage, et crée un objet rare en le sauvant à propos. Sans doute il n'amasse pas pour amasser, et il discerne ; ce discernement est même toute sa

Vignette de *Sous bois*. (Conquet, éditeur.)

à qui le possède en bon état, surtout s'il a gardé sa couverture !

Tandis que toutes les vignettes de reconstitution ne vous apprendront rien de réel, de vrai, ni sur Molière, ni sur Racine, ni sur Rousseau, le plus infime graillon, écrit et illustré par des contemporains, vous apportera le parfum des choses vues, ressenties et vécues.

Le véritable amoureux du livre connaît ces lois imprescriptibles ; il ne s'en tient pas à l'accumulation banale des œuvres classées, il n'omet rien de ce qui porte en soi le cachet de durée. Il n'a pas les suprêmes dédains du bibliophile de race et de naissance pour tout ce qui n'est pas tirage à petit nombre et premier état ; Panurge le chasserait de son troupeau pour cause d'indocilité. Il sait, l'amoureux, que même répandus à profusion, les travaux secondaires trouveront plus tard leur rareté dans le fait d'avoir eu peu de valeur au début. C'est l'histoire du journal quotidien dont on ne voit pas dix exemplaires après vingt ans. Son flair le guide, il devine le gaspillage, et crée un objet rare en le sauvant à propos. Sans doute il n'amasse pas pour amasser, et il discerne ; ce discernement est même toute sa



Vignette de *Sous bois*. (Conquet, éditeur.)

gloire. Suivre les autres est le propre des ignorants, les dépasser, deviner l'avenir, courir tout seul les sentiers à peine frayés est le fait du malin, de l'amateur de race.

Entendez aujourd'hui les doctrinaires, ceux qui mettent un dogme en tête de chaque chose, ils vous diront que la bibliophilie exige pour l'impression le caractère large et ample, et pour la vignette, l'eau-forte ou le bois seulement. Les procédés héliographiques, encore qu'ils aient cet avantage de transcrire l'idée d'un artiste à peu près sans erreur, sont bannis. *Le Conte de l'Archer,* naguère publié par Rouveyre et Lahure, décoré de vignettes chrômiques d'aspect si joyeux, n'a pas su dérider les bonzes. Ils ont assuré que cela n'était pas, et pour beaucoup cela n'est pas. L'amoureux du livre n'a pas hésité une seconde, il lui faut rendre cette justice. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'opinion des autres lui prescrivait la contradiction ; mais il a pris le *Conte de l'Archer* comme un monument singulier, la note particulière d'un temps. Tout au plus pouvait-il regretter le côté un peu romantique, un peu reconstitution de la vignette, et s'avouer qu'on eût été mieux inspiré d'appliquer ce procédé

à des scènes contemporaines, sûres de vivre, à l'illustration de quelqu'un des romans actuels, dont il eut supérieurement interprété les tendances.

C'est dire que l'amateur éclairé, raisonneur, ennemi des opinions d'école, n'écoute en pareil cas que son désir égoïste, son *sibi*, sans nul souci des *amicorum*. Le moyen de dire lui importe peu, pourvu qu'on dise. Il n'est point hostile aux eaux-fortes, aux bois, au burin, il en apprécie la douceur et la clarté, mais il demande à voir. S'il recherche le tirage en japon d'un livre, c'est que ce livre est décoré d'eaux-fortes et que la vignette reçoit du papier un velouté et une douceur fort désirables. Pour l'illustration sur bois, il se procurera des chines souples, dociles, accrochant au passage du cliché les moindres finesses des tailles. Sauf pour les ouvrages sans figures dans le texte, il refusera tout net les hollandes raboteux, striés, capricieux, qui reçoivent mal l'empreinte des reliefs. Il ira, l'indocile et mal inféodé personnage, jusqu'à se contenter d'un vélin vulgaire, s'il lui paraît que le papier plus blanc s'arrange mieux du travail d'un artiste.

Je voudrais mettre mon amoureux du livre en face des ouvrages contemporains, et vous indiquer les motifs qui l'ont guidé dans ses choix. Mon modèle existe, il est riche et il collectionne avec fureur : deux choses qui me sont également étrangères. Au fond, cet indiscipliné est un classique qui amasse à la façon des vieux, sans admettre dans un livre les intercalations de gravures étrangères, les mille subtilités employées aujourd'hui, et qui veut le document, c'est-à-dire le volume tel qu'il est né. Il adore les antiquailles, mais très pures : les *Heures* de Simon Vostre, aux armes de Louis XII ; les *Nugæ* de Nicolas Bourbon, reliées par Geoffroy Tory ; le *Ballet* de Beaujoyeulx, à la fanfare, toutes œuvres habillées par un contemporain immédiat, et parlant la langue de leur temps. Pas une note discordante, très peu de livres des siècles passés, mais sans une tare.

Pour les modernes, il a élargi son champ. Ses rencontres ont été heureuses. Longtemps avant que M. Brivois n'eût ramené l'attention sur les ouvrages romantiques, notre homme avait emmagasiné les meilleurs, presque toujours dans leur reliure d'origine. Il possède un inimitable

exemplaire des *Contes drôlatiques,* où Doré a écrit des remarques; la plus grande partie des livres de mœurs, depuis l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* jusqu'aux albums du siège de Paris, en passant par tous les romans historiés parus dans ces quatre-vingts dernières années. J'entends les romans absolument contemporains, et point les fantaisies historiques ni les reconstitutions héroï-comiques de nos pères.

En ce qui nous touche de plus près, les travaux de librairie de ces derniers temps, « la tentation journalière », suivant son mot, il s'entoure de prudence. Les catalogues les plus enfarinés le laissent froid, il attend et se cherche une opinion. Il a sur le fait des reconstitutions l'hésitation dont je parlais tout à l'heure. S'il s'est procuré le *Molière* de Leman, commencé par Lemonnyer et continué par Testard, c'est qu'il a comparé les encadrements et les vignettes, aux décorations de Bérain, aux costumes de Trouvain, de Bonnard, de Chauveau et de Leclerc. Encore que les inventions de Leman lui parussent un peu gauches, pas toujours très agréables, il s'est rendu, sans entraînement d'ailleurs, à la prodigieuse dépense d'érudition de l'artiste et à

Vignette de la *Chronique de Charles IX* (E. Testard, éditeur.)

exemplaire des *Contes drôlatiques,* où Doré a écrit des remarques; la plus grande partie des livres de mœurs, depuis l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* jusqu'aux albums du siège de Paris, en passant par tous les romans historiés parus dans ces quatre-vingts dernières années. J'entends les romans absolument contemporains, et point les fantaisies historiques ni les reconstitutions héroï-comiques de nos pères.

En ce qui nous touche de plus près, les travaux de librairie de ces derniers temps, « la tentation journalière », suivant son mot, il s'entoure de prudence. Les catalogues les plus enfarinés le laissent froid, il attend et se cherche une opinion. Il a sur le fait des reconstitutions l'hésitation dont je parlais tout à l'heure. S'il s'est procuré le *Molière* de Leman, commencé par Lemonnyer et continué par Testard, c'est qu'il a comparé les encadrements et les vignettes, aux décorations de Bérain, aux costumes de Trouvain, de Bouzard, de Chauveau et de Leclerc. Encore que les inventions de Leman lui parussent un peu gauches, pas toujours très agréables, il s'est rendu, sans entraînement d'ailleurs, à la prodigieuse dépense d'érudition de l'artiste et à

Vignette de la *Chronique de Charles IX* (É. Testard, éditeur.)

sa conscience. Il ne dit pas que Molière « eût été heureux de se voir ainsi habillé », il constate simplement que, pour un moderne, Leman s'est tenu au plus près de la vérité. Il a de même acquis le *Molière* de Leloir, chez Jouaust, pour d'autres raisons qu'il explique longuement. D'abord à cause de la valeur artistique indiscutable de l'œuvre, du diable au corps des figurines, et aussi — voilà le plus inattendu — parce que ces costumes, ces agencements, cette mise en scène, lui montrent, en leur état actuel, les progrès de la Comédie Française sur la reconstitution. Ce n'est pas définitif encore ; mais c'est en l'an de grâce 1890 ce que les comédiens de la République croient être le plus rapproché du vrai.

Il me l'a avoué tout net, et j'ose à peine le répéter aux bibliophiles, il n'a ni les suites de Tony Johannot sur le même sujet, ni celles d'Hillemacher, ni celles de Lalauze, ni celles d'Hédouin. Il met au-dessus de ces variations jolies sur un vieux thème, la chanson contemporaine du médiocre graveur J. Sauvé, d'après Brissart. Brissart avait pu voir Molière, et quoique n'étant pas absolument « du temps », il en est tout